

Prix de la Marquise de Sévigné

1° prix : Liliane Codant – 41 Salbris

Mon cher père,

Hier, j'ai ressorti le violon. Je n'ose plus dire mon violon depuis que j'en ai soudainement interrompu l'étude après quatre ans de cours, d'efforts et d'espoir.

Tu n'as pas compris pourquoi, et, à l'époque, j'étais bien incapable de l'exprimer. Il s'en est suivi une fracture entre nous dont la cicatrice demeure fragile, 25 ans plus tard.

Aujourd'hui j'ai besoin de t'écrire ce que je n'ai jamais pu ou su te dire, car certaines situations s'expliquent mieux par courrier, loin de l'influence d'un regard ou d'une parole souvent en décalage avec le ressenti profond.

Rappelle-toi (mais tu t'en souviens tellement que je dois m'excuser de raviver cette blessure), mon abandon survint quelques mois après le terrible accident qui mit brutalement fin à ta brillante carrière de soliste. Je sentis alors confusément, puis de plus en plus précisément, que tu transférais tous tes espoirs sur moi. C'était trop pour ma volonté juvénile : une telle responsabilité me submergea ; je craignis de n'être pas à la hauteur de ton ambition et, in fine, à la fois de te décevoir et de manquer ma vie.

Je venais de comprendre que je ne possédais pas le "feu sacré", ce souffle de génie qui transcendait tes interprétations, et que je ne serais jamais un grand violoniste (bien qu'aveuglé par ton amour paternel, ne l'avais-tu pas également ressenti ?). Dès lors, plus rien ne me fit changer d'avis.

Mais assez parlé de ce triste passé, évoquons maintenant l'avenir.

Hier donc, j'ai montré ce violon à Lionel. Il n'en avait jamais vu "en vrai", comme il dit, et son admiration, mêlée d'intérêt et de respect, m'a incité à lui faire écouter ton dernier enregistrement.

Comme moi, tu avais remarqué son goût pour la musique. Tout bébé déjà : Mozart, Beethoven ou Chopin n'avaient pas leur pareil pour calmer ses petits ou gros chagrins. Plus tard, il préféra souvent les jouets musicaux dont il assimila très vite la pratique, ainsi que l'initiation au solfège que je lui enseigne depuis l'an dernier. Enfin, il joue déjà assez joliment sur la flûte que tu lui avais offerte à Noël.

Mais cette fois, ce fut la révélation. Il a écouté ton disque sans quitter des yeux le violon, subjugué, presque médusé. Et lorsque je lui ai demandé s'il lui plairait d'apprendre à en jouer en mettant l'accent sur la durée et la difficulté de l'étude, il a d'abord caressé l'archer quelques instants ; puis il m'a regardé en souriant, et dans ses yeux j'ai reconnu l'éclair de passion qui t'animait autrefois et qui n'a sans doute jamais brillé en moi.

Dans une semaine, lorsque tu viendras, nous lui offrirons ensemble ce violon pour son sixième anniversaire, et il commencera les cours dès la rentrée.

L'an prochain, durant les vacances, tu sauras déceler si, comme j'en ai l'intuition, il possède vraiment le don. Dans ce cas, j'ose imaginer que tu pourrais lui communiquer, au fil des années, tout ce que tu avais rêvé de m'inculquer... peut-être même jusqu'à le rendre digne de jouer sur ton Stradivarius. Ce serait alors, pour tous les trois, assurément le plus beau jour de notre vie...

Avec toute l'affection de ton fils : Olivier.

2° prix : Michèle Malfroy – 69007 Lyon

Mercredi 21 juillet 2010

Ma très chère Nicole,

J'ai perdu l'habitude d'écrire de grandes lettres depuis l'arrivée d'Internet (les courriels sont très pratiques : tu vas à l'essentiel !) et des envois si concis de SMS ! Je ne suis pas douée pour écrire les cartes postales de vacances. En trois lignes il faut résumer tant de choses, alors je griffonne quelques phrases insignifiantes et mes cartes sont d'une banalité qui me désespère.

Mais, dans ta maison de rééducation, j'ai pensé que tu seras heureuse de recevoir du courrier, comme une pause, une petite bouffée d'oxygène au milieu de toutes ces journées de souffrance. Alors voilà, je vais partager avec toi la belle promenade que j'ai faite aujourd'hui, t'imaginant à mes côtés et échangeant nos impressions...

Après le terrible orage d'hier soir, la température s'est bien rafraîchie et du coup, on a eu de nouveau envie, avec Paul, de faire une petite randonnée. La région s'y prête bien : il y a des sentiers partout.

Donc, ce matin, escorté du chien, nous sommes partis faire une balade.

(Depuis une vingtaine d'années que nous marchons, j'ai toujours les mêmes chaussures de marche ! Je me demande combien de kilomètres j'ai parcouru avec ? 10 par ci, 20 par là, sûrement plus de mille depuis tout ce temps ! Je suis tellement bien dedans que j'appréhende d'avoir à les remplacer !).

Mais revenons à notre récit...Juste en face du camping, il y avait le départ d'une balade d'une demi-heure et nous avons emprunté le sentier. Au début, il s'élevait doucement dans la forêt. Nos premiers pas ont été salués par des chants d'oiseaux. Des arbres majestueux, principalement des résineux composent la forêt. Les troncs des pins (ou autres sapins, je ne connais pas trop les essences des arbres !) s'élancent comme des flèches vers le ciel à la recherche de la lumière ! Il y en a de toutes les tailles : des énormes, il faudrait au moins 2, voir 3 personnes se tenant par les mains pour en faire le tour, sans doute là depuis des centaines d'années, et des plus petits, plus fins, donc plus jeunes mais tous, droits comme des i.

Et puis d'autres arbres à feuilles dont j'ignore le nom...De chaque côté du chemin, des pierres de toutes les tailles, recouvertes de mousse (humidité ? hivers trop rudes ?), semblent être là depuis la nuit des temps en compagnie de vieux troncs couchés et de branches cassées également recouverts de mousse.

Quel calme ! J'ai l'impression que nous sommes seuls à nous promener, que rien n'a changé depuis des années, que des sylphes, sylphides, elfes, trolls et autres lutins s'amuse et nous font des signes d'amitié. Mais déçus qu'on ne leur répondent pas, peut être nous font-ils des grimaces ???.

En regardant le sol, je suis, comme toujours, agréablement surprise par la variété d'herbes, de plantes, de fougères qui le recouvrent ! Je suis toujours émerveillée du nombre de plantes et de fleurs que l'on peut voir lors de nos excursions dans les alpages. Et là, dans ce sous-bois ; c'est la même chose ! Quelle diversité parmi la végétation ! Si j'étais plus savante, je reconnaîtrais les plantes que l'on peut consommer (tu sais, c'est la grande mode en ce moment

d'aller se promener et de revenir avec un panier plein de plantes sauvages comestibles ! C'est aussi remettre au goût du jour, renouer avec les connaissances que possédaient nos grands parents, découvrir la générosité de la nature qui peut nous nourrir).

Parmi tout ce vert, les digitales aux corolles pourpres ? mauve ? fuschia ? et blanches se dressent fièrement à une trentaine ou plus de centimètres au-dessus du sol. Tu ne peux pas les rater ! Sur un mini tapis de mousse, au pied d'une digitale pourpre, 2 corolles saupoudrées de rosée ont été déposées par la main de quel poète ou artiste ? Quelle belle composition toute prête pour celui ou celle qui sait peindre ou dessiner !(Je ne nomme personne...) Que de beautés la nature offre à nos regards de citadins éblouis !

Le sentier monte, j'ai le souffle un peu court, quelques pierres roulent sous mes souliers.

Paul marche devant et en quelques pas, la distance entre nous se creuse. Oh, bien sûr il s'arrête pour m'attendre, mais dès que je le rejoins, il repart ! Ca a le don de m'énerver en temps normal. Mais aujourd'hui, j'ai envie de profiter de cette balade, je ne vais pas gâcher mon plaisir avec des jérémiades. J'apprécie le calme et la fraîcheur, tranquillement, à mon rythme.

Ne sachant trop quoi faire de mes mains et voulant rafraîchir mes aisselles, je pose mes mains bien à plat sur le haut de mes hanches, (Tu sais cet endroit que l'on saisit à plein main quand on se dit qu'on a trop mangé de chocolat et qu'il va falloir faire un effort pour perdre ces poignées !!!) et là, je sens des ondulations, un va et vient souple et doux, tous mes muscles qui bougent au rythme de mes pas, comme une mécanique bien huilée même si le souffle ne suit pas toujours ! C'est la première fois que je prends conscience de leur jeu pendant que je marche ! En général, je mets un pied devant l'autre sans penser à tous ces muscles, tendons et autres ligaments qui me permettent d'avancer.

Et là, je pense à toi qui les connais par la douleur en réapprenant à les faire fonctionner lors de tes massages, de tes séances de gym ou sur ton appareil de rééducation

Mais depuis ton opération, devant tes difficultés à te mouvoir, à plier ton genou, je suis peut être plus sensible au bon fonctionnement ou non de mon corps. Ce compagnon fidèle qui répond présent à la moindre sollicitation ! Quand tout va bien, on l'oublie si facilement !!!

Mais quand il y a problème, on s'aperçoit que tout a son utilité, sa raison d'être ! On a beau avoir mal qu'à un petit doigt, le monde tourne autour !

Pas après pas, on progresse. On pénètre de plus en plus dans la forêt. Par endroit, d'épais tapis de fougère recouvrent le sol.

Le chien court devant. Il doit parcourir 4 ou 5 fois plus de distance que nous ! Il explore les abords du chemin, renifle une trace, revient vers nous, repart comme une flèche !

Il faut le rappeler pour qu'il ne s'éloigne pas trop au risque de s'égarer (c'est déjà arrivé, alors on se méfie quand on ne le voit plus).

Tout à coup, nous sommes rattrapés par la civilisation : le bruit des voitures nous agresse !

Tiens, on les avait oubliées ! Selon la configuration du terrain, on les entend ou pas.

Heureusement de nouveau le silence revient. J'apprécie de marcher en silence, mille idées se bousculent dans ma tête, j'essaie de tout noter pour pouvoir te décrire notre promenade.

J'aurai sûrement oublié des tas d'impressions.

On doit bientôt arriver au sommet car la lumière change. Le soleil est plus présent, il éclabousse le haut des arbres, la forêt s'éclaircie et voilà, nous franchissons les derniers mètres qui nous séparent de l'arrivée. Le ciel bleu est au-dessus de nos têtes. De gros nuages blancs et gris pâle se prélassent et jouent à cache cache avec le soleil. Mais c'est le soleil qui gagne.

Un magnifique paysage s'offre à nos yeux : nous sommes à trois cents mètres environ au-dessus du lac. Le versant qui nous fait face est recouvert d'une forêt dense et sombre car encore à l'ombre, en bas à droite, une petite plage de galets, des barques, des pédalos..Même à cette hauteur, on voit la transparence de l'eau. Sur la gauche, côté soleil, c'est plus

vallonné, il y a un mini port avec des embarcations et des pédalos, un village, une route qui monte, des champs, quelques maisons éparpillées. En dessous de nous, on aperçoit le camping avec ses allées et ses haies qui délimitent les emplacements, les rangées de voitures, tentes et caravanes.

On ne distingue même pas les gens tellement on est loin !

Je m'assieds sur une grosse pierre, il y a des buissons de myrtilles et de framboises.

Hélas pour les gourmands, ils sont seulement en fleur ! J'admire la splendeur de ce paysage.

Quel plaisir après tous ces efforts de se ressourcer en profitant d'une si belle vue. Oh, je sais bien qu'il existe des endroits bien plus beaux que celui-ci mais c'est sans importance, je suis ICI et je me laisse emporter par les merveilles que j'ai sous les yeux.

Je ne peux m'empêcher de penser à Celui qui a tout conçu et créé et je le remercie.

Merci d'avoir créé tant de belles choses. Même si on ne connaît pas encore le pourquoi du comment, tout a sa raison d'être. Quelque soit le nom qu'on lui donne, la manière dont on l'imagine, on ne peut que rester sans voix devant ses oeuvres. Tout est parfait jusque dans le plus petit détail ! (Bon, c'est le récit d'une balade, pas un discours philosophique...).

En contemplant les eaux du lac, je pense à la Terre, notre belle planète exploitée sans égard, à la fuite de pétrole dans les eaux du golfe du Mexique. Quelle catastrophe ! Quelle pollution dans l'océan ! La tristesse m'envahie, j'ai envie de pleurer. Je me sens tellement impuissante ! « Je suis désolée, Pardonne moi... » Voici que les mots si simples et si puissants de la prière Ho'Oponopono (depuis quelques temps, elle circule sur Internet mais c'est une prière très ancienne utilisée par les Hawaïens que je t'ai fait passer il y a quelques semaines) me montent aux lèvres. Je pense également à la prière du Docteur Masaru Emoto (tu sais ce chercheur japonais qui a fait des photos féériques de cristaux d'eau et qui a réussi à dépolluer l'eau d'un lac grâce à un groupe de personnes récitant des prières ! Si ça t'intéresse, je te donnerai ses coordonnées ainsi que les sites Internet où tu verras ses superbes photos et où tu auras plein d'autres renseignements sur ce qu'il fait).

Il y en a pour tous les goûts sur Internet, le meilleur côtoie le pire !

Merci Internet pour ces prières si simples et si puissantes !

Je récite ces mots en boucle, comme des mantras et peu à peu le calme revient en moi.

Je me sens apaisée.

Pendant ce temps, sans soupçonner mes états d'âme, Paul prend des photos que nous aurons plaisir à regarder avec nos amis de retour à Lyon.

Mais, même les bonnes choses ont une fin et il nous faut songer à redescendre.

Oups, je ne reconnais plus le chemin ! Le fait de le voir sous un autre angle, le modifie et j'ai l'impression que la descente est plus escarpée que la montée !!! Il faut choisir les pierres les plus plates pour poser les pieds et ainsi éviter de glisser. La forêt, plus ensoleillée et moins fraîche qu'à l'aller, est toujours aussi envoûtante. D'autres chants d'oiseaux nous escortent.

Que j'aimerais voir ces oiseaux et reconnaître leurs chants ! Malgré mon ignorance, j'apprécie leurs mélodies. (En tout cas, ce ne sont pas des coucous car c'est un des rares chants que je connaisse ! trop facile !)

Le chien court toujours devant mais s'éloigne moins de nous ; Il doit commencer à ressentir un peu de fatigue ??? Il n'a pas trouvé de ruisseau et les trois quart de sa langue pendent hors de sa gueule à la recherche d'un maximum de fraîcheur !

Plusieurs fois, nous nous mettons sur le côté du chemin pour laisser passer des promeneurs (priorité à ceux qui montent !). D'abord, une jeune femme qui monte d'un pas vif, le visage couvert de sueur, on échange un salut de courtoisie. Un peu plus loin, petit échange avec un couple d'étrangers. Je fais appel à mes vieux souvenirs d'anglais et arrive à comprendre que c'est plus dur de descendre que de monter ! Oui, car à cet endroit là, il y a de grosses pierres et des racines qui forment des marches assez hautes, plus difficiles à descendre qu'à escalader. Et enfin une famille avec trois enfants veut savoir où mène le chemin...

C'est drôle le retour est toujours plus rapide, normal aussi car ça descend ! Nous voici arrivés, nous regagnons le camping, nous allons au bord du lac. Sa vision est totalement différente !

Encore un souvenir agréable à classer dans notre mémoire et à ressortir un jour de pluie.

Voilà, tu arrives au bout de ta lecture. J'espère que tu n'as pas pris mal à la tête en lisant cette longue lettre mais que tu as cheminé avec moi, que ta chambre s'est remplie de la fraîcheur du sous-bois (à la place de la climatisation), que ton lit a été sentier au milieu des arbres, que tu as grimacé de douleur quand ton pied a glissé sur les pierres (et non quand tu as changé ta jambe de position).

Bientôt, tu seras chez toi, puisque tu quittes la maison de convalescence dans 5 jours !

Tu dois te languir retrouver de ta maison après cette longue absence.

Finis le va et vient des infirmières, kiné et médecins. C'est à la fois agréable et rassurant car un problème ou une question, et le personnel est là pour te répondre et déstabilisant car si tu es prise en charge tu es aussi un peu infantilisée, non ?

Et puis, les amies vont s'en donner à cœur joie : elles vont pouvoir te téléphoner et venir te voir sans contrainte d'horaire, les jours où tu n'auras pas rééducation !

Dès mon retour, je t'appelle et tu ne raconteras tes progrès au fil de tes séances, qui je te le souhaite seront de moins en moins pénibles et douloureuses.

Et quand tu t'en sentiras capable, nous pourrions aller nous promener autour du lac près de chez Suzanne ???

Que le meilleur soit

Je t'embrasse très fort

Ton amie Michèle

3° prix : Laurent Demarta – 1442 Montagny (Suisse)

Lettre à dans dix ans

Mon cher vieux !

Tu as trente-cinq ans. Cette lettre que tu décachettes a dix ans. Tu avais - J'ai ! – vingt-cinq ans lorsque tu l'as écrite... Tu me connais, mais moi je ne sais pas ce que tu es devenu.

Te souviens-tu de moi - de toi à vingt-cinq ans, si tu préfères ? Te rappelles-tu que tu étais alors sans domicile, sans projets définis, sans amours ? Te souviens-tu de ce temps où tu n'étais qu'un incommensurable point d'interrogation ? Te souviens-tu de la souffrance que c'est de ne rien avoir à donner, de ne rien produire, d'être comme un arbre sec en hiver ?

En dix ans, qu'as-tu fait de toutes ces interrogations ? Où vis-tu ? De quoi ? Avec qui ? Elle est mignonne ? Tu l'aimes ? Vous faites encore l'amour ? Vous avez des enfants ? Te rappelles-tu que tu voulais être jeune père, avoir tes enfants avant vingt-cinq ans ? Ben je peux déjà te dire que sur ce plan-là tu t'es planté, puisque vingt-cinq ans je les ai - et je n'ai pas d'enfants que je sache ! Alors qu'as-tu fait de cette déception ? À quel âge as-tu été père ? Et ça t'a fait quel effet ?

Mais je me fais inquisiteur. Tel n'était pas mon but. Laisse-moi plutôt imaginer, tiens...

Ce serait cool si tu vivais en Russie ! Avec André pas loin... Et peut-être même Pierre et Ol si on a pu les convaincre. C'est beau l'amitié. Et la neige : j'ai tellement envie de neige ! J'ai tellement besoin que le froid du dehors me fasse trouver chaud le dedans. Et puis, c'est vrai qu'être architecte dans un pays où on peut mourir gelé en quelques heures a un autre sens que dans des contrées où on peut vivre de noix de coco et de papaye. Oui, je te vois bien partageant une grande maison avec des amis chers... Tu vivrais peut-être avec une Russe à la

peau qui sent la tache de son - une Russe rousse : on dirait du Bobby Lapointe ! Vous élèveriez une tripotée de gamins des quatre horizons, que vous auriez adoptés. Il te faut bien ça pour épancher ton cœur, non ? C'est une bonne idée, la Russie – mieux : le Kamtchatka ! Qu'en penses-tu ?

Assez rêvé : parlons boulot !

Théoriquement, je devrais me faire architecte. J'ai déjà un beau diplôme, une belle post-formation, un cv brillant, de l'aisance sur papier comme à l'oral, voire du brio. Mais je n'ai pas encore d'expérience.

Alors, architecte... tu l'es ? Et c'est quoi, être architecte, ça implique quoi ? Là, du haut de mes vingt-cinq-ans-sans-expérience, je te le dis haut, mon vieux : je ne veux pas ressembler à ces architectes qui m'entourent, je ne veux pas lutter âprement pour enfin signer un aéroport ou une quelconque "œuvre" publiée dans une revue prestigieuse, je ne veux pas vivre d'abribus et d'extensions de garage, je ne veux pas opposer l'"alimentaire" à l'"artistique", je ne veux même pas construire la énième immenses villa d'un trop-friqués. Si c'est ça être architecte, alors j'espère être devenu menuisier. Ou bûcheron. Ou n'importe quoi.

Si tu es tout de même devenu architecte, j'espère que c'est pour construire des écoles, des hôpitaux, des maisons, des églises - Tu as construit combien d'églises, justement ? Tu ne crois pas que l'architecte ne se réalise qu'en construisant des églises ? À quoi ça sert d'abriter les corps quand les âmes ont soif ?

De quoi a besoin l'homme ? Il n'a pas besoin de confort, il a besoin de se dépasser. Il a besoin d'être plus grand que lui-même. Il lui faut que les choses dépendent de lui. L'homme a besoin de rêver, de s'exalter. D'ailleurs, c'est quoi, pour toi, l'architecture ? As-tu trouvé moyen d'abreuver les âmes dans ce boulot ? Quel architecte as-tu accepté d'être ? As-tu trouvé moyen d'être architecte sans compromission ? Est-ce que tu arrives à faire grandir des hommes ?

Et tu vis de quoi ? Tu sais bien qu'il faut connaître parfaitement ce dont on dépend si on veut être un peu libre — la liberté, c'est connaître ses dépendances. Tu ne vis pas de ton art, au moins ? Tu sais qu'il ne peut y avoir d'art que tant que l'auteur ne vit pas de son statut d'artiste. Alors qu'est-ce qui te paye ? L'ingénierie ? Le chantier ?

Mais je suis ridicule: on dirait que je te donne des conseils alors que j'aimerais tant savoir comment tu vis ! Allez, raconte, donne-moi une piste. Je me pose tant de questions !

Quel métier formidable que l'architecture ! Mais comment le pratiquer avec dignité ?

Ça suffit. Par cette lettre, je tenais surtout à te rappeler de te poser deux questions, à toi qui es moi à trente-cinq ans.

La première, c'est évidemment de combien tu as baissé les bras en dix ans ? J'aimerais que tu fasses un bilan sans pudeur de tes manquements et de tes compromissions. De quoi t'es-tu accommodé ? Combien as-tu enterré de principes sous la triste "réalité" ? À combien d'amis as-tu cessé d'écrire ? Depuis quand n'as-tu pas dit que tu les aimes à ceux que tu aimes ? Combien as-tu pris de trous de ceinture ? Depuis quand n'as-tu pas fait l'amour ? Combien de fois t'es-tu laissé à regretter tes vingt ans sans te remémorer que tu n'étais alors qu'un pet insignifiant, sans conscience, sans poids, sans amour — un ectoplasme ?

L'autre question, la voilà : J'aimerais que tu prennes la peine de te rappeler ces dix années passées, de refaire le cheminement de ta conscience, et de juger objectivement de si c'était un beau ballet - tu te souviens de cette histoire du ballet de la conscience, au moins ? C'est ma conclusion actuelle, à vingt-cinq ans, sur le rôle de l'homme sur Terre. Tu l'as oubliée ? Au cas où, je te la redis.

J'en suis arrivé à ce constat : Seule importe la densité de la conscience. Ou, si tu préfères, la force de ce lien qui unit un corps et une âme. Se tenir debout, dressé, révolté, c'est bien - mais

ça ne suffit pas. La révolte ne suffit pas, telle est ma conclusion contre les existentialistes que j'aime pourtant : voilà où tu en étais de tes réflexions à vingt-cinq ans. Il n'y a pas de sens à la vie, pas de mouvement rectiligne vers un but, seulement un tournoiement de la conscience, qu'on ne peut juger que sur l'esthétique du ballet éphémère qu'elle dessine. Le vouloir toujours beau, voilà mon mot d'ordre. En d'autres termes, ce qui compte, c'est que la conscience soit en mouvement, et que ce mouvement soit beau - un ballet éphémère, te dis-je ! En ce sens, l'esthétique est le seul critère de toute morale.

Mon cher moi-dans-dix-ans, j'arrive au bout de ma lettre. Tu m'auras peut-être trouvé prétentieux. C'est ainsi que tu étais alors. Et puis, peu importe : prends le temps d'une fonction rewind, et juge toi-même de si ces dix ans de ballet te donnent lieu à être fier ou non. Tu as intérêt à ne pas me faillir !

Bois un verre en souvenir de celui que tu as été. Tu lui dois au moins une partie de ce que tu es.

Je t'embrasse très fort.

Nicolas.